

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Journal de Paris (1991-1992)

Lise Gauvin

Volume 35, numéro 6 (210), décembre 1993

Écrire à Paris

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31597ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gauvin, L. (1993). Journal de Paris (1991-1992). *Liberté*, 35(6), 38–53.

LISE GAUVIN

JOURNAL DE PARIS
(1991-1992)*

octobre

Je retrouve Paris comme si je l'avais quitté la veille. La ville change peu et lentement. Les bords de Seine achèvent d'être aménagés en promenades pour piétons. Les pavés sont pâles, presque trop neufs. Comme des édifices qu'on vient de ravalier. Les clochards n'ont pas encore découvert l'endroit. Ou peut-être qu'ils n'y croient pas, pensant qu'il s'agit d'un simple décor. Les bateaux-mouches continuent de transporter les touristes, le soir, dans une ambiance de son et lumière. Mais les sièges sont vides sur le pont avant. Les gens se regroupent de préférence à l'intérieur des cabines. C'est l'automne. Un automne plutôt venteux et froid. Avec quelques belles journées en prime, des journées chaudes comme notre été des Indiens. C'est au cours d'une de ces journées que je me suis aperçue que quelque chose avait changé dans Paris. En traversant le Pont-Neuf, je me suis souvenue d'une scène qui m'avait profondément touchée au printemps. Devant la Samaritaine, un homme jouait de l'orgue de Barbarie, ce qui en soi n'a rien que de banal. Mais l'homme était accompagné de deux chats, dont l'un était confortablement installé dans un lit de

* Une partie des textes qui suivent a été diffusée à l'émission *Littératures actuelles* de Radio-Canada, en 1991-1992.

poupée ancien surmonté d'une ombrelle. L'homme était barbu, blond, portait un chandail breton, un chapeau de paille et fumait la pipe. Il s'arrêtait parfois de jouer pour parler à ses chats, les nourrir ou sourire aux passants.

Qu'est-ce qui m'avait surtout attirée dans ce tableau ? Le naturel qu'il représentait ? L'insolite de l'installation en plein cœur de l'agitation parisienne ? Ce moment de grâce extrême, j'essayai en vain de le retrouver. Il y avait bien encore, ce samedi de la semaine dernière, un homme qui jouait de l'orgue de barbarie devant la Samaritaine, mais l'un des deux chats avait été remplacé par un chien et aucune des bêtes n'avait droit à un confort particulier. Ils étaient simplement reliés à l'instrument de musique par une corde attachée à leur collier. De plus, l'homme avait maintenant une barbe brune et portait une banale casquette grise, qui accentuait encore son air fatigué et triste. La musique était devenue mécanique. Ce n'était ni le même homme ni les mêmes chats qu'au printemps. J'étais déçue. Mais était-ce bien la réalité ou mon souvenir qui m'avait trahie ? Me voilà quitte pour la nostalgie.

Ce premier samedi d'octobre, pendant que je cherche le joueur d'orgue de barbarie à l'ombrelle, le Tout-Paris se presse à la FIAC, la Foire internationale d'art contemporain, qui se tient, comme chaque année, au Grand Palais. Cent cinquante-sept galeries y sont représentées, de toutes les capitales du monde, mais surtout de la Belgique, qui est l'invitée spéciale de cette année. Comme par hasard, on remarque que le mot contemporain est presque absent des cimaises. Cet assemblage hétéroclite met à l'honneur le peintre Alechinsky et le groupe belge Cobra. Après la grande exposition Breton de l'été à Beaubourg, la France se met de nouveau à l'heure du surréalisme. On y voit peu d'abstraction pure, peu de figuratif non plus, sinon à la manière d'un hyperréalisme ironique. Le motif de la table paraît par-

ticulièrement fécond, qu'il s'agisse des tables de cuisine encombrées d'objets d'un sculpteur russe ou des tables de travail de plus en plus surchargées d'un atelier d'artiste. Il me semble que les peintures-sculptures de Ducharme auraient leur place dans ces lieux. Ce que j'en ai retenu surtout, c'est le désir de casser l'image, d'isoler un fragment, de jouer sur le discontinu tout en donnant au spectateur la possibilité de reconstituer l'ensemble. En voici un exemple. Une série de bocaux de verre, du type de ceux qu'on utilise pour y mettre des poissons rouges, sont placés les uns à la suite des autres sur le plancher. Dans chaque bocal se trouve une partie du corps d'un serpent qui, vu d'en haut, paraît complet. Ainsi l'observateur remarque-t-il l'ensemble de la figure en même temps qu'il s'interroge sur les parois de verre qui en assurent la dissection.

Si j'avais à emporter deux images de cette exposition, je choisirais les encres de Michaux, merveilleuses de cohérence et de légèreté, mais je prendrais aussi le jeu de blocs insolite constitué par la présentation de quelques chefs-d'œuvre grandeur nature enchâssés dans des boîtes de déménagement. On y voit des Vinci, des Rembrandt et autres tableaux célèbres emballés pour la prochaine exposition. On est alors frappé par le contraste entre la majesté du sujet et son support vulgaire, cheap, des plus ordinaires. Le chef-d'œuvre revisité, désacralisé, sans socle ni cadre doré. De l'emballage à l'emballage... Ce qui me paraît y avoir de plus neuf dans l'art d'aujourd'hui est cette redécouverte de la mémoire, sous toutes ses formes. Mais une mémoire au présent qui procède par citations, s'approprie le passé, le démystifie et le contextualise autrement.

C'est sous le signe de la mémoire encore que vient d'être réouverte, après avoir fait peau neuve, l'une des plus anciennes salles de cinéma de Paris, inaugurée en 1907. Rebaptisée Europa Panthéon, cette salle que Sartre

fréquentait dans son enfance et dont il parle dans *Les Mots* veut être désormais une vitrine du cinéma européen. On y présente *Moderato Cantabile*, un film réalisé par Peter Brook à partir du roman de Duras en 1960. Film d'une grande sobriété, avec Jeanne Moreau et Jean-Paul Belmondo dans les rôles principaux. Variation sur l'amour, la mort, la démesure et l'ordonnance sociale, le texte permet de constater la remarquable continuité dans l'œuvre de Duras, qui n'a cessé de parler de la fragilité des êtres devant la passion, de la fragilité des êtres tout simplement. « Je ne suis jamais sûre de ce que je dis, avoue Anne Desbaresdes. Je ne suis jamais sûre de rien. » Duras ou de la difficulté de s'en tenir au *moderato cantabile*.

Paris en octobre vit au rythme du mouvement de la sonate de Diabelli, un rythme modéré et chantant. La mémoire récente de la guerre du Golfe engage à la prudence. Les révolutions des pays de l'Est et le témoignage désabusé d'un Vaclav Havel inquiètent. Dans ce climat d'instabilité, les libraires, comme les propriétaires de galeries, se plaignent d'une stagnation du marché. La fièvre des grands prix littéraires n'est pas encore à son plus haut. Paris pourtant ne cesse d'inspirer les écrivains qui en font parfois le personnage de leur roman. C'est ce que l'on retrouve dans *Festivité locale*, premier récit de David di Nota qui, par certains traits, rappelle *Nadja* de Breton. J'en extrais ces quelques phrases : « Quant à savoir pourquoi cette ville est la plus belle, je n'en sais rien non plus. Vrillante, heureuse, décomposée dans sa lévitation, poussière de beauté qui retombe. On y pénètre avec aisance, ses portes sont ouvertes au vent. Mais il n'y a pas de courants d'air. Ni d'appels, ni d'échos. Tout glisse en elle au cœur d'un silence effilé. »

Qu'on ne se méprenne pas sur cette aisance et cette facilité de la ville à s'offrir au passant. Tout ici est codé et programmé dans des archives immémoriales. Ainsi ce

n'est pas un passant qui passe mais la mémoire d'un passant. Pour l'instant, je suis celle-là et celui-ci. La mémoire et le passant. La passante plutôt.

4 novembre

J'ai retrouvé un joueur d'orgue de barbarie blond et souriant. Non pas devant la Samaritaine mais tout près de l'église de Saint-Germain-des-Prés, juste en face de la Place du Québec. Il aurait tout simplement changé de quartier. Quelque chose m'inquiète pourtant. Les deux chats ont été remplacés par deux minuscules chiens bruns, dormant sagement sous les couvertures d'un lit de poupée en bois. Mais ce lit semble récent et grossièrement fabriqué, sans aucun ornement particulier. De plus, l'homme n'a pas de barbe et paraît plus jeune que celui du printemps dernier. Est-ce bien le même ? Travaille-t-il en équipe avec celui de la Samaritaine ? Y aurait-il une chaîne, une association de joueurs d'orgue de barbarie accompagnés d'animaux, comme les McDonald ou les Hyppocampus ? Je me promets de tirer cela au clair durant les semaines qui viennent.

À Paris et dans toute la France, octobre est le mois du livre. Sous le titre *La fureur de lire*, des lectures, colloques et autres événements ont lieu pour attirer l'attention du public sur la chose littéraire. Un public qui, si l'on en croit les éditeurs, se fait de plus en plus pressé pour acheter. Plusieurs grandes maisons d'éditions réduisent leurs effectifs. Le nombre de titres publiés diminue. Seuls quelques éditeurs continuent de faire paraître leurs livres au même rythme qu'auparavant. J'ai eu l'occasion d'assister à deux salons du livre en province, comme on dit ici, et il m'a semblé que l'intérêt des lecteurs était toujours aussi vif. À la Fête du livre de Saint-Étienne, le public était nombreux, malgré le froid intense, et repartait avec des sacs remplis de bouquins. On y avait installé pour la première fois un stand Québec, sur-

monté d'une caricature de de Gaulle sous laquelle on pouvait lire : « Vive le Québec-livre ». Dommage que les écrivains québécois n'y aient pas été plus nombreux.

J'ai pu constater à quel point notre pays est présent dans l'imaginaire des Français. Plusieurs parmi ceux qui s'approchent pour nous parler ont fait un séjour au Québec et se disent ravis de l'accueil dont ils ont bénéficié. Ou bien ils y ont un parent et comptent bien aller le visiter un jour. J'ai cru percevoir un intérêt qui dépasse la simple curiosité. En passant devant le stand, quelqu'un dit à sa compagne : « C'est comme la Suisse, le Québec, mais c'est mieux que la Suisse. »

À Brive, la fin de semaine suivante, je me retrouve en territoire connu. L'an dernier, une vingtaine de Québécois ont été invités, de façon princière, par le député-maire de la ville, Jean Charbonnel, un gaulliste de gauche. Cette année, la délégation québécoise est moins nombreuse et surtout composée de journalistes, des responsables du Salon du livre de Montréal, avec lequel la Foire de Brive est jumelée, et des membres du jury d'un prix de livres pour la jeunesse. Encore là, trop peu d'auteurs à mon avis. Pour ceux qui y sont, dispersés aux quatre coins de la Foire, entre deux célébrités parisiennes, il suffit d'afficher le mot Québec pour que les gens s'approchent, nombreux, et que les livres se vendent comme des petits pains chauds. Impossible, le marché du livre québécois en France ? C'est à voir. L'effort fait par certains éditeurs semble prouver que lorsque les livres sont là, et avec un encadrement suffisant, ils trouvent des lecteurs. Il y faut de la patience et de la présence. Ne pas avoir peur de faire du terrain, comme disent les ethnologues. Il n'en reste pas moins que la manière la plus efficace d'assurer la diffusion des titres québécois en France est encore de passer par la coédition.

Brive est une foire du livre exceptionnelle qui se tient sur la place du marché en même temps et à côté

de la foire hebdomadaire où l'on peut admirer sur les étalages les champignons les plus rares et les foies gras les plus succulents. Le samedi matin, les éditeurs y vont remplir leur panier pendant que sous le chapiteau, les résidents de la ville et des environs trouvent encore une place dans leur sac pour mettre un livre ou deux. C'est dans cette atmosphère bon enfant, et à quelques kilomètres de là, au château de Colette, qu'est proclamée chaque année la dernière sélection du Goncourt. Cette sélection cette fois semble satisfaire les uns et les autres. La rumeur veut déjà que le Goncourt soit attribué à Pierre Combescot pour *Les Filles du Calvaire*.

De retour à Paris, j'apprends en regardant le film *La Belle Noiseuse*, adapté d'un roman de Balzac, que noiseuse vient de « chercher noise » et qu'il s'agirait d'un usage québécois. « T'es rien qu'une noiseuse », dirait-on chez nous. On a confondu « noiseuse » et « niaiseuse ». C'est bien là la preuve qu'on n'en a pas fini avec les malentendus langagiers et qu'il vaut mieux ne pas trop se fier aux Parisiens pour expliquer le Québec.

11 novembre

Depuis hier, la France est en deuil. On n'entend plus d'orgue de barbarie. Ni à la Samaritaine ni à Saint-Germain-des-Prés. Les foules défilent devant le 114, boulevard Saint-Germain, le dernier appartement d'Yves Montand. Place Dauphine, son autre adresse, des lettres lui ont été écrites, des fleurs sèchent. « C'est invraisemblable, dit une dame très digne à son mari, on dirait qu'il a sauvé la France. » Rue Saint-André-des-Arts, dans une boutique, un clochard se plaint à la vendeuse : « Personne ne ramasse plus les feuilles mortes. »

Pendant ce temps, la radio proclame qu'elle n'a pas oublié. Montand mort donne des conseils de vie :

*La vie est vraiment chouette
quand on la prend gentiment*

*Si tu veux vivre longtemps
Attention à ton volant*

Comme Piaf, Montand — de son vrai nom Ivo Levi, dont le père fut chassé de Toscane par le fascisme — est le symbole d'une certaine chanson française que l'on aurait tort de ne pas prendre pour de la poésie. Chaque fois je suis émue par la voix grave avec laquelle il entonne :

*Les enfants qui s'aiment
S'embrassent debout
contre les portes de la nuit*

Malgré moi, cette histoire de « feuilles mortes » me donne soudain envie de rentrer.

février

De nouveau Parisienne. L'espace m'est de plus en plus familier. J'ai mes habitudes. Je sais maintenant à peu près régler ma vie. J'ai eu une longue conversation avec ma voisine de palier hier. On me reconnaît chez le marchand de journaux, et aussi dans certains cafés où je vais plus souvent. À mon tour, je reconnais Jean Rouault en train de garer sa R 5 rue de Buci. J'aurais aimé aller le saluer. Je me retiens. Il a sans doute oublié depuis longtemps les deux mots que je lui ai dits au Salon du livre de Québec, en avril dernier. Quelques minutes plus tard, boulevard Saint-Germain, je tombe nez à nez avec Pascal Assathiany et Serge Théroux de chez Boréal. Puis je croise Peter Handke, la tête songeuse, les cheveux longs et en broussailles.

Suis-je vraiment en voyage ?

En fin d'après-midi, je me rends aux Services culturels de la Délégation du Québec, rue du Bac. J'y apprends qu'ils iront rejoindre bientôt le reste de la Délégation, rue Pergolèse, dans le quartier des ambassades. Quand on sait que la bibliothèque est la meilleure et la plus complète du genre en Europe et qu'elle est de plus fort fréquentée, on ne peut que s'inquiéter de ce déménagement prochain dans un endroit beaucoup moins central et difficile d'accès. De plus, la disparition d'un lieu et d'une antenne québécoise à Paris est un phénomène d'importance. Le silence actuel qui entoure l'événement est suspect. Ne devrait-on pas faire enquête ? Sait-on aussi que, depuis octobre dernier, on attend la nomination d'un responsable des services culturels à Paris ? Notre gouvernement est-il en train d'oublier sa représentation parisienne, cédant la place aux fonctionnaires canadiens, qui, par ailleurs, ne manquent pas d'efficacité ?

Le soir, aux nouvelles télévisées, je vois Roch Voisine interviewé par Patrick Poivre d'Arvor. « Parfois vous retournez au Québec ? » lui demande P.P.D.A. — « Oui, je retourne au Canada pour me reposer », répond Roch Voisine. Poivre d'Arvor insiste : « Vous dites Canada et non Québec ? » Les Français auraient-ils enfin compris ? Mais la question ne s'adresse pas à la bonne personne car Roch Voisine vient du Nouveau-Brunswick. Je l'entends répliquer : « Je suis un marchand de rêves. Je ne fais pas de politique. »

Après les nouvelles, TF1 présente un reportage à l'occasion des quarante années du règne d'Elizabeth II. Quand j'étais petite, j'avais suivi son couronnement à la télévision. J'admirais alors sans réserve « notre » reine. Toujours au petit écran, je vois cette brave dame devenue grand-mère promener ses petits-enfants en poney, conduire elle-même sa Land Rover. Jamais elle ne me semble aussi à l'aise qu'en présence de ses chiens et de ses

chevaux. Un cheval de course boitillant devient pour elle l'objet d'une grande sollicitude. Elle porte toujours ses fameux petits chapeaux qui, à force d'être démodés, en deviennent charmants. Partout au Canada, sinon au Québec, on doit faire passer des images analogues. Je me sens vraiment peu dépaysée.

Suis-je vraiment en voyage ?

À Paris, en ce mois de février plutôt doux qui se donne des allures de printemps, l'idée du voyage est à la mode. On n'entend parler que de départs, d'îles, de contrées lointaines. Les vitrines des librairies annoncent au grand complet la collection « Voyageurs » chez Payot. Y figurent Bouvier, Ella Maillart, Isabelle Eberhard, ces grands bourlingueurs de la Suisse. Une littérature s'est ainsi fait connaître par le goût de ses écrivains d'être ailleurs, par leur manière de regarder, par leur curiosité. Au Québec, le sujet a été abordé au cours des années quatre-vingt sous la forme romanesque ou sous la forme de récits-méditations. Mais ne s'agit-il pas là encore, dans la plupart des cas, du double symétrique et inversé de notre éternelle quête identitaire ? Les romans du voyage des dernières années ramènent au centre de leurs fictions le personnage de l'écrivain, ce qui est une façon de continuer la tradition du roman de l'écriture et d'affirmer l'une de nos spécificités littéraires.

Peut-on vraiment séparer voyage et écriture ? Est-il possible de voyager sans écrire, sans s'écrire ? N'y a-t-il pas dans les deux activités une parenté fondamentale ? Et pourquoi voyage-t-on ? Pour voir du pays ? Pour échapper au quotidien ? Fuir, là-bas fuir. Au fond de l'inconnu, trouver du nouveau, dit le poète. L'inconnu le plus total, n'est-ce pas soi-même ? Tout voyage n'est-il pas d'abord et avant tout un voyage intérieur ? C'est ce que nous apprennent ces aventuriers remarquables que sont les Robinsons.

J'ai eu l'occasion d'en fréquenter quelques-uns récemment. Ils m'ont appris que leurs îles étaient des miroirs sur lesquels ils projetaient ce qu'ils entendaient être l'organisation idéale de la société. Le Robinson de Defoe refait les âges de l'humanité et finit par domestiquer son île. Dépourvu d'imagination, il tente de reproduire l'Angleterre industrielle du XVIII^e siècle et devient un petit bourgeois avec maison de ville, maison de campagne et serviteur. La Suzanne de Giraudoux dans *Suzanne et le Pacifique* se moque du modèle, ce Robinson tatillon et ridicule, le seul être qu'elle n'aurait pas aimé rencontrer dans son île. Elle cherche pour sa part à profiter pleinement du rapport privilégié à la nature qui est le sien et de diminuer dans la mesure du possible l'écart nature-culture, dans une nouvelle conscience écologique. Quant au Robinson de Tournier, il essaie d'inventer le monde sans autrui et s'engage dans une suite de métamorphoses qui le rendent à l'élémentaire.

Ces îles de miroirs sont aussi des îles de mémoire et chacun des naufragés revoit, dans une sorte de voyage encyclopédique, les signes de sa culture. Chacun d'eux enfin, et c'est là à mon avis leur trait commun le plus intéressant, réinvente le langage et l'écriture. Rousseau ne prétendait-il pas que la société et le langage avaient pris naissance dans les îles ? Les naufragés du Pacifique écrivent. L'arithmomane Robinson se sert de l'écriture pour marquer ses journées, Suzanne l'amoureuse écrit des lettres à Simon, le personnage de Tournier retrace son aventure spirituelle dans un *Log-book*. Chaque aventure, en somme, est transformée en voyage initiatique. Fascinant, le mythe de Robinson.

Roland Barthes écrivait : « Si j'avais à imaginer un nouveau Robinson, je ne le placerais pas dans une île déserte mais dans une ville de douze millions d'habitants dont il ne saurait déchiffrer ni la parole ni l'écriture.

ture : ce serait là, je crois, la forme moderne du mythe. » Tout voyageur n'est-il pas un peu Robinson ? Dans une ville étrangère, ne cherche-t-on pas malgré soi à reconnaître la trace de savoirs antérieurs et les signes de son identité ? La solitude du voyageur est du même type que celle de l'écrivain et renvoie à l'écriture dans ce que cette activité contient d'exploratoire et de parcours intérieur. Le voyageur est un découvreur et comme le découvreur, il cherche à nommer.

Paris un jour devient pour moi une île que je dois apprivoiser avec patience. Le lendemain je crois la connaître et l'habiter depuis toujours. À quel moment cesserai-je de m'étonner ? Cesserai-je alors d'écrire ?

Nous partageons, la ville et moi, tout un réseau de références communes. Je participe de ses modes et y découvre, par exemple, Richard Desjardins, le nouveau *must* parisien. Devant une salle en délire, il demande : « Tu m'aimes-tu ? » et décline les mythes de l'Amérique. Les chansons de celui qu'on appelle le contemporain anachronique me touchent. J'aime moins ses raccourcis historiques, quand il déclare au journal *Libération* que nous avons eu en 1990 un deuxième massacre des Iroquois. Décidément, rien n'est parfait. Mais je suis en voyage. Et mon grand repos, l'avouerai-je, est d'oublier ici notre interminable guérilla constitutionnelle.

mai

Vu aujourd'hui Jacques Poulin. Visage ascétique, lunettes rondes encerclées de métal, silhouette grêle dont il émane une étrange force. Un peu à la manière de Richard Desjardins. La porte de son appartement donne sur le hall d'un immeuble bourgeois plutôt récent, fin XIX^e siècle ou XX^e. Il habite l'ancienne loge de concierge convertie en studio. On se croirait dans une cabine de bateau ou de camping car, comme on dit ici. À l'intérieur, des panneaux de tissus tendus devant la porte pro-

tègent du bruit. L'écrivain termine la deuxième version d'un roman auquel il travaille depuis deux ans. Il ne lui reste qu'un ou deux chapitres à écrire. Il a tout refait. Bientôt il sera soulagé. On le sent angoissé pourtant à l'idée d'affronter les premiers lecteurs.

Poulin écrit matin et soir, tous les jours, même le dimanche. Des vertiges l'empêchent depuis quelques mois de se balader comme jadis et, à plus forte raison, de jouer au tennis. Il suit les matchs à la télévision, debout derrière sa table de travail, le manuscrit devant ses yeux. Il me parle de Raymond Carver et de John Fante, des écrivains pour lesquels il éprouve une immense admiration. Aussi d'*Une saison ardente* de Richard Ford, qui raconte la désintégration d'un couple en même temps qu'un incendie de forêt. Il aime aussi parler du roman qu'il écrit, des modifications qu'il lui a apportées. « J'ai écrit d'abord ce livre à la première personne, dit-il. Je fais cela souvent. Ensuite je passe à la troisième. J'enlève des phrases. Cela crée une distance. J'écris une page par jour. Quand j'ai écrit la moitié de la page, je m'arrête pour manger. J'ai des trucs. Je fais une ou deux lignes avant de m'arrêter. Le soir je dépasse la page. C'est plus facile de commencer le lendemain. »

Être à Paris ou ailleurs ne change rien à son écriture. Tout au plus se demande-t-il si son personnage ira dîner ou souper le soir. Pour ne pas avoir à trancher, il évite d'utiliser le mot. Son héros va prendre un repas ou manger. À une rencontre précédente, il avouait toutefois que sa phrase avait légèrement changé depuis qu'il était en France. Qu'elle était plus complexe, et qu'il avait trouvé, par exemple, l'usage du point-virgule : « Une fois qu'on a fait une phrase avec une idée principale, on s'arrête, on met un point-virgule, puis on ajoute autre chose. »

J'ose lui faire part de mon projet, des questions que je me pose face au roman. Il me dit que le roman sert justement à cela, à élucider quelques questions. Aussi il

me met en garde : « Surtout n'écris pas pour les copains. Il faut que la femme du plombier puisse te lire. Un roman est fait d'action et d'émotion, insiste-t-il. On n'écrit bien que sur ce qui nous touche, ce qui nous émeut, sur ce qu'on connaît le mieux. Pour ma part, ajoute-t-il, je n'ai pas d'idées, pas de théories, que des émotions. Je construis quelque chose à mesure et je comprends à mesure que je fais le livre. Ensuite, je n'ai rien à ajouter. » Poulin se demande s'il ne devrait pas s'arrêter, s'il n'a pas assez écrit. Il croit qu'il fait toujours un peu le même livre. J'essaie tant bien que mal de le rassurer : n'est-ce pas ce qu'on appelle la mythologie personnelle d'un auteur ? Peut-on attendre autre chose d'un écrivain que des variations sur quelques motifs privilégiés ?

Sur le mur, une photographie montre la librairie Shakespeare and Co., le soir. L'intérieur de la librairie est éclairé. On dirait que toute la lumière vient des livres, commente-t-il. Jacques Poulin ou l'écrivain exemplaire. Une sorte de phare discret, à l'écart de l'agitation parisienne. Un homme au cœur fragile pour qui la littérature est, plus qu'un art de vivre, une manière de respirer.

juin

Ma chambre d'écriture à Paris est souvent un lieu public. J'aime écouter la rumeur de la ville. Les paroles m'arrivent en phrases détachables. *Outside finished. Inside only.* Ainsi parle le garçon de la brasserie Odéon, indiquant aux clients que la terrasse est fermée. Il est neuf heures du soir. Le garçon m'a gratifiée d'un clin d'œil. Je viens souvent ici. Sans doute m'a-t-il reconnue. Le chef vous recommande son pavé au poivre. *Pepper steak*, lance-t-il à la cantonade. Arrivent une quinzaine de congressistes portant étiquette et parlant anglais. À ma droite, des jeunes aux cheveux courts commandent des îles flottantes. Devant moi, à une table de deux, le long du couloir, des amoureux ou ce qui paraît ainsi. La jeune

filles garde le regard baissé vers le menu. Le jeune homme l'interroge : tu m'écoutes ? Elle semble distante.

J'ai pris une salade de chèvre chaud et un quart de gamay. En mangeant mon pain, j'ai l'impression d'avoir mal à la gorge. Il fait beau pourtant. Les premiers jours de chaleur sont éblouissants. Aussi bien au Québec qu'en France.

Un couple vient prendre place autour d'une table devant la porte. Ils commandent tout de suite leur repas. Elle se lève et se dirige vers les toilettes. Lui prend la banquette à côté d'elle. C'est à cause du courant d'air, dit-il. Le garçon n'est pas content, car ils utilisent ainsi quatre places au lieu de deux... Une grosse femme blonde passe et va vers l'arrière. Quelques minutes plus tard, la même femme repasse devant Amélie. Trois grandes jeunes filles arrivent. Le maître d'hôtel leur indique une table avec empressement. Le garçon prend leur commande. Elles ont les cheveux très noirs et sont très typées. Vous êtes italiennes ? demande le maître d'hôtel. Non, mais elles prennent des pâtes, dit le garçon. Le maître d'hôtel tourne autour d'elles, leur parle. Américaines ? De Los Angeles ? I was there *ouence*, dit-il en insistant sur le dernier mot.

La femme blonde revient et va s'asseoir dehors à la terrasse. Les jeunes filles causent avec assurance. En toute simplicité. Elles expliquent pourquoi elles sont là. Les voix sont fermes, posées. Elles ne semblent pas percevoir la drague. La situation leur paraît des plus naturelles. « I think », dit l'une. Les Américaines pensent beaucoup en effet, pense à son tour Amélie. On les éduque très tôt au *self-thinking*, au *self-confidence*. Un autre garçon vient expliquer aux trois jeunes filles que le premier, celui qui avait commencé par les servir, est nerveux parce qu'il manque de femmes.

Une femme rousse très grande, très droite, avec des seins haut perchés et volumineux malgré la taille fine,

s'installe près de moi. Le maître d'hôtel s'empresse de nouveau auprès d'elle. Elle commande une salade, puis allume une cigarette et se tourne vers Amélie :

— Est-ce que la fumée vous dérange ?

À peine décèle-t-on un léger accent allemand dans un français impeccable.

— Vous êtes platonicien, non ? demande une autre femme à gauche à son vis-à-vis.

Un homme émerge du sous-sol où se trouvent les téléphones. Il s'assied en face de sa compagne et la regarde. « A penny for your thoughts ? »

Dans la ruelle d'à côté, un groupe de jazz fait de la musique.

En ces jours de juin, Paris est presque une fête.